



Marie-Sabine Roger

dans les prairies étoilées



la brune au rouergue

Présentation

*L'Artiste (moi), l'air inspiré et la mèche en bataille,
un muscat frais à point à portée de la main,
dessine sous les arbres, en marcel à trous-trous,
pour bien mettre en valeur ses pectoraux d'aquarelliste.
En fond de décor, Prune, en petit short blanc et lunettes de soleil,
répond aux critiques d'art venus par cars entiers et massés
derrière le portail, qui tentent d'apercevoir l'Artiste (moi),
et de saisir la portée universelle de cette création
en train de naître, là-bas, sous leurs yeux ébahis
et son trait magistral.*

Prune et Merlin ont quitté la vie citadine pour une vieille ferme pleine de promesses et de travaux à faire, perdue dans la campagne. Auteur de bandes dessinées et aquarelliste animalier, Merlin pense accéder enfin au bonheur absolu. Mais la vie ouvre soudain un de ses chapitres sombres : son meilleur pote meurt, celui qui lui a inspiré son héros préféré et lui a apporté la gloire... Que va devenir l'univers de Merlin ?

Marie-Sabine Roger donne naissance à une tribu de personnages attachants et inattendus, et nous entraîne à sa suite dans l'imaginaire d'un artiste aux prises avec sa création.

Marie-Sabine Roger

Par l'auteur de La tête en friche (adapté au cinéma par Jean Becker, avec Gérard Depardieu et Gisèle Casadesu), Vivement l'avenir (prix des Hebdos en région et prix Handi-Livres), Bon rétablissement (prix des lecteurs de L'Express, adapté au cinéma par Jean Becker, avec Gérard Lanvin), et Trente-six chandelles.

Du même auteur

Attention Fragiles – Éditions du Seuil, 2000

Le ciel est immense – Le Relié, 2002

Une poignée d'argile – Éditions Thierry Magnier, 2003

La théorie du chien perché – Éditions Thierry Magnier, 2003

Le quatrième soupirail – Éditions Thierry Magnier, 2004

Un simple viol – Éditions Grasset, 2004

Les encombrants – Éditions Thierry Magnier, 2007

Et tu te soumettras à la loi de ton père – Éditions Thierry Magnier, 2008

La tête en friche – la brune, Rouergue, 2008

Il ne fait jamais noir en ville – Éditions Thierry Magnier, 2010

Vivement l'avenir – la brune, Rouergue, 2010

Bon rétablissement – la brune, Rouergue, 2012

Trente-six chandelles – la brune, Rouergue, 2014

Graphisme de couverture : Olivier Douzou

Illustration de couverture : © Ernst Haeckel, *Kunstformen der Natur*, 1899, Trochilidae. (Photo D.R.)

© Éditions du Rouergue, 2016

ISBN : 978-2-8126-1114-8

www.lerouergue.com

Marie-Sabine Roger



dans les prairies étoilées

la brune au rouergue

*Pour ceux que j'aime,
et qui le savent,
Ce livre écrit sous le tilleul.*

*Ce monde est assez grand
pour y trouver nos rêves, Phoebe.
Il suffit d'aller les chercher.*

Jim Oregon
in Wild Oregon, vol. 3
(La ballade de Phoebe Plum)

TAS DE PLANCHES

Sur lesquelles s'entassent, dans l'ordre et le désordre :

*Une maison de rêve, une grange à retaper,
une anglaise typique, une fouine incontinent,
des truffes, et deux blaireaux.*

Nous venions de trouver la maison depuis six mois à peine, Prune et moi.

LA maison.

Celle que nous avions cherchée sur Internet des jours et nuits durant – Prune, surtout, pour être honnête, car la perverse envie de se ruiner en impôts locaux venait plus d'elle que de moi.

Notre Maison. Home Sweet Home. Celle pour laquelle nous avons traversé maintes fois la France vers le Sud-Ouest en rêvant d'une chaumière de dessin animé pour finalement nous retrouver, après huit heures de route et un mauvais sandwich, devant de vieilles bicoques sans aucun intérêt, avant de retourner chez nous, déçus, désabusés, le poil terne et la croupe basse.

Jusqu'à ce jour de mai où, le long d'une route solitaire de campagne, après deux heures de départementales désertes et de chemins communaux pourris – alors que, tel David Vincent

dans la série *Les Envahisseurs*, nous cherchions un raccourci que jamais nous ne trouvâmes – nous dénichâmes enfin la perle rare, au bout d'un chemin sans issue.

C'était une ancienne ferme bâtie tout en longueur, *avec beaucoup de cachet*, comme dit dans l'annonce, qui promettait également sans vergogne des dépendances aménageables (deux granges aux toits plus creusés que l'échine d'un âne usé par une vie de charge). L'ensemble était jugé « habitable en l'état », ce qui n'était pas faux, si on décidait de ne tenir aucun compte de branchements électriques suicidaires, d'une plomberie fantaisiste (dont nous ne savions pas encore à quel point elle l'était), de sanitaires antiques, d'une fosse septique qui datait des Romains, de tapisseries des années soixante-dix à motifs hallucinogènes, et d'une mare boueuse à curer en urgence, que la dame de l'agence s'obstinait à qualifier d'« étang ».

Mais les maisons ont ceci de commun avec nous, les humains, qu'elles nous attirent, nous repoussent, ou nous laissent indifférents. Et parfois, c'est le coup de foudre, qui ne correspond jamais, ou presque, à nos critères. On pourrait dire pareil des histoires d'amour.

S'il en était autrement, Prune n'aurait pas parié un centime sur moi – dessinateur documentariste, métier en voie de disparition, et illustrateur BD à mes heures perdues, de loin les plus nombreuses et les seules rentables. Et de mon côté, je n'aurais pas jeté un seul regard sur ce drôle d'oiseau maigre qui avait passé trente ans à vendre de vieux zinzins sur les marchés aux puces et faisait du yoga en écoutant Pink Floyd.

Tout en nous faisant faire la visite des lieux au pas de charge, la dame de l'agence, une anglaise tonique, nous noyait sous un flot de paroles enjouées afin de détourner notre

attention des multiples détails qui n'étaient pas conformes, comme un chat recouvre de litière les petits excréments pudiquement laissés.

C'était bien inutile. On voyait parfaitement tout ce qui n'allait pas. On avait affûté notre œil, grâce aux soixante-trois visites précédentes. Rien ne nous échappait ou presque, désormais, des traces d'humidité aux tuiles ébréchées, en passant par les ponts thermiques, le manque d'isolation, les volumes à chauffer, les tailles des radiateurs, la finesse des vitres et la minceur des joints. Cette maison serait un gouffre, et nous allions y sauter à pieds joints.

Prune me regardait, avec cet air qu'elle a quand elle ne conçoit pas qu'on puisse lui dire non. Elle parcourait les pièces en tous sens, collait son nez aux fenêtres, tournait sur elle-même les yeux fermés, puis les rouvrait d'un coup pour se faire la surprise.

Elle s'imprégnait de l'ambiance, tirait des plans sur la comète, et j'étais collé derrière elle, assis sur le même tapis volant. Qu'est-ce que j'aurais pu faire ? Lui dire que mon talent en matière de travaux se bornerait sans doute à changer les ampoules ?

J'ai beau m'appeler Merlin – merci à mes parents et à monsieur Disney pour ce cadeau merveilleux qui a pourri mon enfance – ma magie est un peu impuissante, n'en déplaise à ma toute belle qui m'attribue sans hésiter des aptitudes que je n'ai pas.

La dame, qui avait flairé les clients potentiels, nous vantait avec un accent à la Jane Birkin toutes les charmes de la campagne, de la délicieuse terrasse, de la grande jardin, de la vue magnifique, de les petites sauvages animaux (et même

de les grosses, car il y avait du sanglier dans tous les bois environnants).

– Et aussi des chèvrefeuilles, *Oh my !... So, SO lovely !* avait-elle conclu avec un enthousiasme qui nous avait semblé quelque peu excessif envers une plante dont les fleurs délicates embaument l'air au crépuscule, certes, mais qui n'est pas si rare dans nos douces campagnes.

Lorsqu'elle avait ajouté, à notre grande surprise, que nous verrions souvent passer ces *lovely* chèvrefeuilles *so cute* sous nos fenêtres car « elles allaient manger la jardin du bas », nous avons un instant douté de sa santé mentale, pour finalement comprendre (après un échange surréaliste) qu'elle parlait des *chevreuils* qui, effectivement, pullulent dans la région.

Prune avait pris aussitôt son regard mort d'amour à paillettes, comment laisser passer une chose pareille : des chevreuils dans notre jardin.

Et *lovely*. Et *cute*.

On était en plein rêve.

Pourtant, après nombre concertations qui avaient duré des mois, nous avons pris de bonnes résolutions – dignes d'un jour de l'An : budgétiser notre projet, nous montrer réalistes, planifier les étapes. Autant d'objectifs louables que nous nous savions incapables d'atteindre.

Nos critères étaient les suivants : une maison de plain-pied, ni trop petite, ni trop grande, sans *aucuns* travaux à faire, mis à part les peintures – et encore –, qui soit à la campagne, mais très proche d'une ville importante. Quatre, cinq kilomètres, pas davantage.

Le beurre, l'argent du beurre, la tartine gratuite, et le sourire du crémier.

Nous avions sous les yeux une baraque d'environ trois cents mètres carrés, plus truffée d'escaliers qu'un donjon des Corbières, avec un chantier pharaonique en perspective – nos perspectives étant bien entendu du genre dit « à point de fuite ».

Le tout paumé à huit kilomètres sept cents de Sainte-Perpète (aucun commerce), et trente-deux de Bourg-les-Oies (boulangerie, café, charmante supérette fermée du samedi midi au mardi quatorze heures). Le premier voisin était à cinq cents mètres, il vivait à Paris et ne venait qu'en juillet, et la première « vraie » ville, à une heure de route.

On projetait déjà d'y passer nos week-ends, dès qu'on serait en manque de particules fines et de grandes enseignes.

La maison était agencée de façon originale. On aurait dit le résultat d'un défi imbécile jeté par un vantard à la fin d'un banquet : « Et combien vous pariez que je construis ma – *hupsss* – maison tout seul en trois semaines, sans avoir fait de – *hupsss* – plan ? »

Malgré tout (ou à cause de cela, justement ?) elle avait beaucoup de charme et, en particulier, trois grandes et belles pièces claires, orientées plein sud, dont une qui me servirait d'atelier, et je savais déjà à quel endroit précis je poserais ma planche à dessin.

Dans la deuxième pièce, nous ferions une chambre d'amoureux, grande ouverte sur le jardin. Dans la troisième, débordant largement sur la grange, Prune voyait un immense séjour sur différents niveaux, avec au sol de grands carreaux d'ardoise, des ocres douces sur les murs, une cheminée ouverte sur un foyer central. *Maison & Travaux*, donc.

Mais en plus magistral.

Le jardin était dit « anglais » – par opposition aux jardins « à la française », reconnaissables à leur symétrie rigide, leur coupe

militaire bien dégagée au-dessus des oreilles, leur absence de fantaisie, et leurs alignements un poil obsessionnels.

Ici, c'était un harmonieux et poétique foutoir. Il y avait une vue magnifique, des arbres somptueux, et un concours de merles pour l'Orchestre de France. Un petit vent très doux faisait chuchoter en chœur les feuilles du tilleul et les branches du saule et, le long des vieux murs, c'était une profusion de beaux rosiers anciens dans tous les tons de rouges, et de pivoines arbustives, du rose le plus pâle jusqu'au plus soutenu.

On était fous comme des belettes, complètement surexcités.

On allait percer des fenêtres, ouvrir des portes, mettre des chiens assis sur les toits rénovés, et des chats allongés sur nos coussins de plumes, on casserait des murs, on ferait une véranda, on laisserait entrer de l'air, de l'air, de la lumière. Les dépendances doubleraient au bas mot la surface habitable, bien suffisante déjà.

Dans la première grange, aucune hésitation : on ferait une salle de projection, pour se servir enfin des deux rangées de strapontins – en velours bleu nuit étoilée – que nous avions achetées sur un coup de folie dans une salle des ventes et puis entreposées depuis plus de trois ans dans le garage d'un ami qui ne le resterait plus longtemps, si on ne l'en débarquait pas.

Dans la deuxième grange, une salle de gym et tout le matériel pour se faire des muscles, si un jour, par miracle, nous devenions sportifs.

En haut, une mezzanine pour faire du yoga. Là, un petit studio pour recevoir nos amis.

Une cuisine d'été. Une grande terrasse. Un patio andalou. Un cloître cistercien.

Ceci ici, et cela là.

La dame de l'agence approuvait avec enthousiasme, de la tête, du cou, du buste tout entier, un sourire en dentier accroché de travers sur son visage rose, tout en nous poussant des deux mains vers la pente glissante du surendettement.

Un sauna serait bien. Ou une piscine intérieure, peut-être ?

D'anciens clients à elle avaient fait « un petit chose » dans ce style, et le résultat était... *Oh dear ! Oh my !...* Elle n'avait pas les mots.

Le souffle suspendu, les yeux remplis d'étoiles, on croyait la voir, oh oui ! on la voyait, cette piscine à débordement, dans la petite grange nouvellement couverte d'une belle charpente, les murs chaulés de blanc, l'immense baie vitrée donnant sur la campagne, les bois et les collines.

Une piscine, voilà, c'est ce qu'il nous manquait.

Prune avait eu un coup de cœur pour l'immense cuisine au plancher couleur miel. Elle y était revenue dix fois au cours de la visite. Elle qui est très forte en omelettes, poissons panés et riz collant, prévoyait d'acquérir un grand flot central, une cuisinière de restaurant, et toute une collection de faitouts et de poêles. Elle prenait des mesures imprécises avec la paume de sa main, photographiait chaque mur et chaque angle avec son téléphone. Elle dansait sur place, se trémoussait de joie, chantonait sans s'en rendre compte.

Pour me signifier en toute discrétion que son choix était arrêté (ce serait cette maison ou rien – si j'étais d'accord avec elle, bien sûr, mais j'avais intérêt à l'être), elle m'adressait les signes de connivence convenus entre nous juste avant la visite – un regard au plafond, suivi d'un étirement du lobe de l'oreille – auxquels je répondais le plus sobrement possible

– un frottement de nez, un bâillement retenu – cependant que la dame de l’agence, discrétion britannique oblige, faisait semblant de ne pas voir nos deux belles têtes de blaireaux.

Cette maison me plaisait, elle plaisait à ma belle. Elle nous promettait des saisons de bonheur. Et j’aime tant voir ma douce enthousiaste, avec ce grain de sel et de piment oiseau qu’elle met dans sa folie, et qui me la rend indispensable comme l’air que je bois et l’eau que je respire. Dans mon atelier personnel, tout de suite à gauche en entrant dans ma boîte crânienne, j’ai au moins cent quinze volumes de la série Ma Prune, sur lesquels je travaille, chaque jour, chaque nuit.

Ce matin-là, je la regardais s’agiter, s’emballer, nidifier le décor dans sa tête, à grands coups de conditionnels qui résonnaient plutôt comme des impératifs (on mettrait un buffet ici, on placerait des étagères là). Moi, j’étais à la fois tout près et très loin d’elle, en train d’arpenter le futur à grands pas, de m’en faire un flipbook à usage personnel.

*Prune sillonne les marchés de la région,
un grand panier d’osier calé au pli du coude,
pour marchander le prix de la truffe auprès de producteurs
à la moustache altièrre, vêtus de pantalons de rude toile bleue,
et de chemises de bûcherons.*

Ou bien

*Prune, en tablier à petits carreaux vichy,
armée d’une écumoire et d’une cuillère en bois,
touille dans un chaudron de cuivre aussi grand qu’elle.
Elle est cernée d’étagères immenses,
couvertes de bocaux de confitures maison,*

sur lesquels, quels que soient les fruits,
on peut lire en cursive à l'ancienne :
« *Confiture de Prune* »

Ou encore

*Prune – un Économiste géant à la main –
épiluche frénétiquement tout ce qui passe à sa portée.
Devant elle, sur la table, un monceau de légumes
et de pelures diverses. Une partie de la queue fraîchement
déhoussée, le chat Chausson tire la gueule,
planqué derrière les étagères.*

– Tu en dis quoi ?

Prune s'était collée à mon torse puissant et me regardait par en dessous (je ne vois pas comment elle ferait autrement, avec son mètre cinquante-sept ridicule quand, moi, j'atteins sans peine le mètre soixante-huit, en bon mâle dominant). Elle plissait les yeux, me souriait, chuchotait : « Elle est bien, non ? » tout en guettant de l'œil la dame de l'agence, qui venait à l'instant de dire, l'air de rien, qu'une autre de ses clients trouvait ce maison très splendide, et la petite jardin *gorgeous, magnificent*, « *siouperbe* », mais qu'elle ne voulait pas nous mettre le pression.

– Oui, vraiment bien ! j'avais dit à ma douce, dans un murmure soyeux et doux comme un ressac qui serait venu mourir de sa petite mort dans la conque adorée de son oreille rose, bordée comme il se doit par le tragus, l'antitragus et l'hélix. (Voir planches IV et VI du *Précis d'anatomie et physiologie de l'oreille/chapitre I/Oreille externe*, ill. Merlin Deschamps.)

Nous étions revenus visiter la maison une seconde fois, le lendemain matin. Peut-être qu'en la revoyant, nous pourrions nous convaincre à temps qu'il s'agissait d'un mauvais choix ?

Mais non. Le jardin était un festival de fleurs dépareillées, de merles sous acide et d'abeilles enjôleuses. Le soleil baignait à flots mon futur atelier.

En repartant, nous avons refermé le portail avec la mine imbécile et comblée de jeunes parents à la maternité, avant de retourner dans notre appartement parfaitement fonctionnel, donnant sur une vie citadine et morose.